

**P**IERRE BOUCLET est Pierre Repp, comme si la langue avait fourché d'emblée sur ce prénom d'apôtre parjure, le plus ordinaire qui soit pour un garçon né en 1909, comme si le langage procédait désormais de cet accident, comique, car toujours un peu difforme. Pierre qui ripe sur lui-même et devient aussitôt Repp, patronyme pourtant vivant, mais un nom performatif d'artiste, un nom à surinterpréter ou à s'y méprendre. Nom à disparaître aussi, pas bien mémorable, pas si marquant, Pierre et Repp ne se séparant plus jamais l'un de l'autre durant cette longue et menue carrière. « Pierre Repp » lance comme un claque-doigt Michel Drucker dans son émission de télé *Champs-Élysées* du 17 avril 1982, non sans gourmandise. Voilà donc ce que le « petit bonhomme au museau de musaraigne » serait aux gros pétards du showbiz à la française de l'époque : « un piètre comédien » écrit encore Jean-Loup Chiflet dans son *Dictionnaire amoureux de l'humour* (2012). Applaudissements, Repp surgit « l'air ébahi sur scène », le sketch rebrodé en patchwork de vieilles sailles – certaines ont plus de vingt ans – passe et claque donc, servant le style fugitif d'un comique radical et touchant à la

fois. Le cours et le recours, la butée et l'esquive contre la nécessité absolue de poursuivre l'acte de parole. De la haute voltige technique et de l'aplat populaire, voilà ce qui reste de l'art du verbe pressuré de Pierre Repp.

Mais c'est fait, bravo : j'ai trouvé ce jour l'évidence d'une vie d'artiste à raconter, la biographie après laquelle je cours, avec suffisamment de matière et d'absence de matière – de l'inédit à coup sûr –, suffisamment d'affect enfantin pour m'y pencher longtemps, mais aussi assez de mystère dans cette silhouette d'excuse et de maîtrise pour sentir le corps d'un livre ou d'une vrille, on verra. À preuve, en évoquant tout à l'heure le projet avec mon fils Louis, j'ai dit « Louvre » pour « livre ». Cette histoire commence sur un lapsus, comme un appel du pied de Repp lui-même, son premier croche-patte, c'est déjà drôle.

En 2017, Pierre Repp n'est qu'un souvenir de niche, une madeleine pourtant marquante pour ceux de ma génération qui suivirent ses apparitions, d'abord dans les shows de Michel Drucker, brindille d'homme au foulard long pointu, avec cette coiffure incroyable de geai casqué (de jais), plus tard, dans *Les Quatre Cents Coups* de Truffaut, puis aujourd'hui dans les archives sauvages ou payantes de l'Ina (*Le Trésor des treize maisons*, *Schulmeister*, *l'espion de l'empereur*, *Les Caprices de Marianne*, *Le Misanthrope...*). Depuis *Les Trois Baudets* de Jacques Canetti, l'homme a traversé les music-hall et les univers dans son identité unique, invariante, fatalement bornée et condamnée à l'anéantissement, croit-on d'abord. Cependant, malgré ce si peu de lui, il reste des sketches enregistrés, une poignée de disques vinyles sur les sites de collectionneurs, une page Wikipédia trop maigre, quelques blogs nostalgiques qui ne prennent pas le temps d'en dire plus. Voilà en ce mois de juin 2017 l'état de mes connaissances du cas Pierre Repp, si seulement il est un objet de connaissance.

Pourtant, une fidélité se crée, une estime ; une tendresse creuse sa mémoire de forum en forum, visiblement. On ne le célèbre pas, Pierre Repp, on a d'ailleurs tôt fait d'oublier son nom de scène – « Qui, tu dis ? Repp ? Ah, c'est lui ?... » –, mais jamais ce visage et cette silhouette sèche et prudente. Il y a là un homme qui nous a marqués, avec sa moustache et ses cheveux d'homme du grand sud, des colonies, une tête d'Algérien dirait-on, ou d'Espagnol. Sauf qu'il s'appelait Bouclet. L'enquête dira si l'intuition aura trompé son monde, tout comme lui.

Aujourd'hui, Pierre Repp est un pari, mais au risque d'avoir perdu quoi, pas même son temps... Car il y a toujours matière à écrire.

Ce livre n'est ni une biographie ni un essai, mais ce qu'il faudrait appeler une enquête, cherchant ce qu'un point infime et sa rugosité racontent de son époque, de la nôtre et, plus universellement, d'une approche de l'homme dans sa nature langagière. « Il y a des mots qui ne sont pas pour moi ! » répond au passage Repp, comme un faux-fuyant à la question pourtant si énorme et si fondamentale de notre identité d'être parlant. Non, l'éluder ne peut pas suffire, d'autant que – et c'est là le plus drôle – le comique la pose, sans jamais vraiment parvenir à la poser. Étrangement, Pierre Repp fait date depuis son insignifiance. Pierre Repp n'existe pas dans la mémoire, mais son nom est plus qu'un lancement de sketch, une vétille, c'est l'impéritie de la langue à dire comme à se dire, à s'ex-primer. Sans doute le cœur de ma recherche.

\*  
\*       \*  
\*

L'enquête, donc.

Je contacte à tout va depuis trois ou quatre jours les grands témoins du personnage. J'ai multiplié les courriels, usé de la messagerie Facebook, allant jusqu'à me créer un compte Tweeter pour lever un mot de Michel Drucker. Je joue les Hérodote connectés, surpuissants, avec l'idée, non pas d'écrire la biographie d'un professionnel du music-hall dans son exactitude, mais plutôt celle de ce personnage tel que Pierre Bouclet l'a un jour créé (et c'est ici sa seule légende survivante) lors de la remise de son premier prix de récitation au théâtre de Boulogne-sur-Mer, devant les élèves et les professeurs du collège Mariette, et sans doute tel qu'il s'y est perdu : condamné, comme cela arrive si souvent dans ces milieux de la création. Je réalise que l'ami Repp représente ma hantise d'écrivain.

Cet après-midi, j'ai pris la route pour écrire, me rendant à Brinon-sur-Beuvron où se produit Arsène Folazur (Dominique Gras), héritier assumé de Repp. Comme toujours, la route offre des féeries cinématographiques, notamment un plan plongeant vallonné où les très hautes herbes du bas-côté réduisent singulièrement la sensation de rouler sur quelque chose. La route semble n'être qu'un aspect du décor devant soi. Ma voiture se faufile. Le festival en campagne s'appelle *Les Petites Rêveries*, il pleut ce samedi 3 juin, ce pourrait être sinistre, mais rien de cela. Le village est tendu d'étoffes et de chaussettes roses en suspension sur fond de délabrement. Un chanteur folk jouit de son abri près de la buvette et s'applique. Le café vaut son euro. Le long de la rue principale, les applaudissements et les rires éclatent, découvrant des refuges, une fête derrière un mur de pierres déchaussées. Les bénévoles n'ont plus d'âge et n'ont contre la pluie que leur sagesse souriante ; je me sens bien.

Dans une salle des fêtes étrange du début du siècle dernier, la première séance d'Arsène Folazur s'est vidée, on aère. Il enchaînera trois représentations gratuites cet après-midi,

des raccourcis de son spectacle ; il est 16 heures, j'attends sur une chaise en bout de rangée dans la salle odorante et âcre, tout en écoutant la conversation d'un couple de vieux résidents ; lui est adorablement sourd. Une demi-heure à tuer en feuilletant à blanc le joli programme dépliant. Le reste ne m'intéresse pas. On sent pourtant le festival rodé et sûr de lui-même ; cela existe donc, au cœur de l'ultra ruralité, si profondément caché entre les collines boisées que je me suis cru un instant sur une route vers Flagstaff, Arizona.

Je ne suis pas venu pour rire, mais pour sentir de près comme ils vont rire, eux, les gens. Le décor « Cabaret » est le même que celui des vidéos que j'ai déjà analysées. Folazur entre, enchaîne, salue, bafouille, plus vite que d'ordinaire je pense, je connais le gag suivant : « et ces vieux » pour « messieurs », mais ils rient tous, de tout cœur, la salle est comble.

J'ai pris la route pour écrire et je n'en reviens pas. Jamais je n'aurais cru cela possible, jamais je ne me serais vu dans cette posture-là du peintre au chevalet qui assume les regards, son allure un peu saugrenue, sa mission et les questions : « Et vous peignez quoi avec tout ça ? » Tout comme jamais je n'aurais approché quelqu'un pour écrire, j'entends physiquement, dans le but de nourrir un de mes livres. Et pourtant, le public sort par la porte latérale, je contourne une dame ravie, mais pressée, me faufile, me présente avec une assurance qui me glace. Dominique Gras répond à mon nom, s'étonne, me sourit ; lui est vrai. Jamais je n'aurais pensé qu'un livre me fasse tordre à ce point ma nature la plus profonde ; aller à l'autre, lui sourire et lui demander si je ne le dérange pas trop, juste une prise de contact, « on s'est déjà écrit », puis de remarquer avec lui et sur sa chemise ce qu'il en coûte de sueur de bafouiller autant et de lui demander sans trop de contrôle : « Mais pourquoi est-ce qu'on en vient à bégayer ? » Arsène est en bras

de chemise – blanche sur pantalon noir –, il ne s'attendait pas à me voir, évidemment, ni à répondre à quelque question que ce soit. Ni moi à en poser une seule. Folazur me confie pourtant le plus spontanément du monde qu'il n'en sait rien et me désarme. Silence. Nous faisons ensuite quelques pas de l'autre côté de la scène, il doit enchaîner, mais il prend le temps de me sourire.

C'est le moment de le quitter sur une promesse mimée de contact par courriel, je pianote bêtement dans le vide – écrivain ou manucure au séchage –, et l'artiste me sort soudain que ce sont les mots tels qu'ils sont lâchés dans la vie qui l'ont probablement poussé, les mots et leur violence, ceux de ses parents sans doute, qui pourtant s'aimaient, mais qui se sont faits tant de mal à coup de mots, du mal à en bafouiller. Dominique et Arsène m'offrent à eux deux une clé, à peine trois minutes après le début de notre échange, et à sa fin. Un salut, « Ça, vraiment! », mon passage fantomatique le sidère un peu, mais je dois le laisser, car j'ai... *un livre sur le feu*. Du moins, je fais tout pour le croire, même si cela s'appelle plus exactement fuir. Il se penche depuis la scène, me propose de m'envoyer ses textes tout en me confiant combien c'est inutile, manque la sueur. J'approuve, c'est du vivant avant tout. Curieusement, nous n'aurons évoqué Pierre Repp qu'une fois dans ce précipité, un seul « comme lui » et puis rien.

« Un de mes livres. » Pour la première fois, j'aborde cette enquête avec une sorte d'assurance que permettent d'abord la correspondance et les écrans. Mais voilà, Repp m'offre la possibilité de pouvoir enfin écrire et copier à l'envi : « Bonjour, je suis écrivain (pour faire court : [https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Nicolas\\_Le\\_Golvan](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Nicolas_Le_Golvan))... » et suit la demande d'information ou de rendez-vous. Oui, après dix livres estimés de quelques *happy few* notables, je suis aujourd'hui un

écrivain et je cherche Pierre Repp, ou bien je m'en sers d'appât pour plus gros que lui, plus gros que moi.

Car Repp est-il bien un sujet ? Qu'est-ce qui vaut qu'une vie se raconte ? Se vive ? Je cherche à quitter cette première et terrible certitude que Repp n'est pour moi qu'un prétexte à oser petit, modeste, et gagner à coup sûr, conformément à ce portrait de moi en habit d'artiste que je me suis construit, d'abord envers et contre moi-même, et qui peine à s'achever. Je sais que je prendrai le fameux sujet avec la gravité que cela exige, du sérieux et de la profondeur, pas forcément la sienne, Repp n'a sans doute rien d'abyssal, mais celle que je me dois d'atteindre, par lui, et avec lui, j'espère.

Je fais le point sur le trajet retour, j'entre peu à peu en possession et en obsession de mon sujet, poussé par une urgence dérisoire que je ne cherche plus à expliquer depuis longtemps : j'écris, donc je lâche prise. J'ai déjà en réserve un mémoire à lire sur le bégaiement dans les médias où Repp est cité et il me revient que, durant notre échange avec Dominique Gras (sans un bégaiement, d'ailleurs), le nom de Lacan lui est venu d'évidence : Folazur en parle sur scène comme une de ses lectures. Je sais que je ne ferai pas que froter Repp à Lacan avec ce sourire cruel du kitsch assumé – car il y a une vraie cruauté dans ces confrontations inégales –, mais plutôt moi en mon art tout nouvellement assumé, frotté à l'analyse lacanienne du sujet et du langage, ce qui change singulièrement la perspective.

Aujourd'hui, je ne pourrais pas, comme je l'ai fait si souvent, écarter de mon travail cette odeur revancharde du fils d'ouvrier, athlète du tour de force consistant à vouloir trouver aux cages d'escalier HLM jadis peintes par son père des valeurs et des propositions esthétiques de grand peintre abstrait. Je ne lutte plus contre, j'assume.



L'approche sérieuse du travail et de la figure de Pierre Repp ouvre une série de chapitres possibles, à explorer ou non, mais dont la forme me vient principalement par paires, comme des sujets de philosophie au Bac. Ce soir devant mon écran, je me les lance à haute voix pour voir comme ils sonnent, même si je me rends compte de la pure gratuité des formules. Je m'exerce, je joue déjà à *la manière de Repp* : il faut bien apprivoiser son feu avant de le nourrir. Pour l'exemple : recyclage et variantes, dérapage et contrôle, saturation et aporie, haute voltige et ras de pâquerettes, handicap et alternative du propos, confession et absolution, ringardise et contagion. Puis la spirale des approches se creuse : la figure finale ou la fossilisation d'un schème, Sisyphe du bégaiement, une si durable étrangeté, la subversion accidentelle, la sueur des mots, la garde-robe du *ripeur*, autopsie du crime langagier, le contre-rôle éternel ou la reconnaissance d'un post-expressionnisme, un mystère de douceur. Je trouve même sur le Net cette possibilité : *inspirateur d'hypnose ericksonienne*... Au commencement, écrire procède bien d'une posture assez vaniteuse, avec aussi sa petite musique : « J'suis snob ! » chante alors Boris Vian.

Mais il est déjà temps d'en finir avec les déclarations d'intention : vous ne serez pas qu'un prétexte à me faire reluire, monsieur Repp. J'y cherche une contrepèterie, je me défie de moi-même dans les mots que j'écris ; c'est bien parti...

Il faut donc commencer par un peu de mécanique, démonter la machine et ses trois astuces, moins pour la diminuer que pour rendre honneur au pilote : va-t'en spontanément conduire aussi mal... Et puis un énième tour sur



Wikipédia vient brusquement rabattre mes ambitions d'es-sayiste. Nous sommes le 6 juin et, il y a deux jours, un utilisateur anonyme est intervenu sur la page. À présent, je lis l'évidence, sans plus savoir si le changement est récent ou non, et s'il touche à ce que j'avais lu les jours précédents, sans rien relever de particulier. Reste que le rédacteur anonyme s'est amusé à reprendre à sa façon l'article sur Repp, cela crève les yeux. Donc, Pierre Alphonse Léon Frédéric Bouclet est bien né à Saint-Pol-sur-Ternoise le 5 novembre 1909, il s'est bien marié à Ferdinande Alice Andrée Bouclet, « Ferdi » (1913-2006), le 14 août 1930 à Lille et est mort, le 1<sup>er</sup> novembre 1986 au Plessis-Trévisé, avant d'être inhumé dans le nouveau cimetière de Vincennes à Fontenay-sous-Bois (emplacement C.15-L.1-P.24-5<sup>e</sup> division, carré 15, en bordure de l'allée du Nord). Seulement, le texte laconique sur sa carrière recèle quatre *coquilles*, parfaitement assumées, que je n'avais pas lues précédemment :

« Célèbre pour son talent de fabouilleur, unique en son genre [réf. nécessaire], Pierre Repp s'est produit au théâtre, à la vélétision, mais surtout au music-hall et dans les bacarets (dont *Les Trois Baudets*), à Paris et en tournée. Il n'avait pas son pareil pour buter sur les mots, en proposer d'autres, aligner des contrepèteries hilarantes, parce que toujours surprenantes, le tout avec un sens consommé du gag. Son sketch « *Les Crêpes* » est resté dans la mémoire populaire [réf. nécessaire].

Pierre Repp a tenu plusieurs troisièmes rôles dans près d'une raquantaine de films. Il faisait aussi partie de la Société des Rosati. »

*Fabouilleur, vélétision, bacarets, raquantaine.* On en veut toujours au suiveur qui s'essaie avec moins de talent aux recettes trop goûtées. Le texte seul est creux, on voudrait du sérieux, de quoi progresser et non pas se noyer plus. La mémoire populaire en action ne rend pas toujours hommage.

Car un sketch de Repp est d'une tout autre mécanique. Prenons par exemple sa lecture de Musset : « On ne badine pas avec l'amour. » Cela débute vite par un ripage : « parti pisser / participé » avec les rires franco pour transition. Puis il s'agit de prononcer « américaine » avec ses quatre syllabes et voyelles, toutes différentes : cela fait trop de discrimination langagière pour la longue mâchoire de Repp : « USA » fera l'affaire, finalement. On pense au professeur Lidenbrock du *Voyage au centre de la Terre* de Jules Verne : « Mais lorsqu'on se trouve en présence des cristallisations rhomboédriques, des résines rétinaspaltes, des ghélénites, des fangasites, des molybdates de plomb, des tungstates de manganèse et des titaniates de zircône, il est permis à la langue la plus adroite de fourcher. »

« On ne badine pas avec malour, vous savez, d'Alfred de... on ne badine pas avec l'amour, d'Alfroud... de... on ne badine pas avec la frousse d'Alfr... l'ami de George Sand... » La distorsion analogique évoque et invite le trivial dans ce pré carré de culture télévisée bon ton, un peu scolaire. Repp a d'ailleurs une allure de professeur, qu'il sera chez Truffaut, et on lui colle deux rangées d'écoliers rieurs lors de sa récitation de La Fontaine sur les ondes de l'ORTF dans un sketch en 1961. C'est l'appel à témoin qui noue les connivences, le public sait, bien sûr, il a souffert lui aussi, a parfois bégayé, bafouillé, balbutié, « bavotté » (Péguy), grasseyé, zézayé, zozoté ; il comprend ce bafouilleur sympathique, projection de ses pires craintes d'écolier. Le peuple parle une langue malhabile qui bégaie, rappelle la Québécoise Michèle Lalonde dans son célèbre *Speak white* (1968) : « Nous sommes un peuple inculte et bègue [...] notre parlure pas très propre. » Pierre Repp, dans son expérience légère et souriante, rejoue à blanc les mauvaises passes de chacun, comme on le fait après, longtemps après, pour en rire enfin, comme on exorcise.

Alors, « Camille » est « ma quille », par interversion simple, métathèse, déclenchant le rire facile des bons au service et des pioupioups d'un monde de conscription militaire prégnant dans la culture populaire : inépuisable matière à sketches. Camille se fait bonne fille sans gêne, car on est maintenant entre soi, on a quitté la raideur télévisuelle, on a chaud sous les projecteurs... Repp passe un cran : « toute fraîche toute ses seins tirés... sa... cé... sin-cé-rité » : l'allusion grivoise joue sur les micropauses, les reprises et les accélérations désespérées vers le langage châtié originel. C'est un vrai faux-pas qui a fait avancer la langue dans un de ses possibles, car la langue se sait salace, comme celle de George Sand à Musset dans leur correspondance, si l'on se souvient du code de ne lire qu'une ligne sur deux. Enfin, le contrat est passé, l'oreille avisée du spectateur saura faire son miel et ses prolongements des touches de Repp, servis par un sourire de communiant. Il suffit dorénavant de titiller le sens, presque innocemment (Repp en garde de toute façon l'allure et la peine contrite) pour que celui-ci continue tout seul dans une strate implicite du langage, rien de très abyssal, mais une nourriture comique qui sape toute la situation d'énonciation.

« On aurait entendu miauler une vache. » Ce n'est plus exactement de la métathèse, mais la préparation d'une triple pirouette, parfaitement attendue et donc goûtée presque par avance si ce n'était ce débit qui file et rattrape la pensée dans un synchronisme jouissif de création passive : « voler une miouche... violer, vioooeu ». Seule sa voix tremblotante garantit un peu de repentir. Le langage est fautif, coupable, alors, dans un éclair, Repp abandonne le verbe : « zizz, vous savez... » L'onomatopée du gamin : notre langue commune.

Lui et son public sont du même camp, celui des petits parleurs, des piètres discoureurs, de ceux qu'on ne ferait jamais